

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS
JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Seul vendu dans les Théâtres

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles



ABONNEMENTS

Six Mois..... 3 fr.
Un An..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

V. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0.50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie: <i>Le Repos hebdomadaire</i>	Pierre BATAILLE.
Echos artistiques.....	X...
Juliet (sonnet).....	Georges ROCHER.
Par ci, par là.....	MAUPIN.
Chronique féminine: <i>Les bonnes Vacances</i>	Laurence ARNOTTO.
Lettre parisienne: <i>M^{me} Sarah Bernhardt</i>	René GROUGÉ.
Jean Lorrain.....	Renée D'ULMÈS.
Joli Cœur.....	Eugène FOURRIER.
Bulletin financier.....	X...



CAUSERIE

Le Repos Hebdomadaire

La loi sur le repos hebdomadaire vient à peine d'être promulguée qu'elle soulève déjà d'amères critiques et rencontre de nombreux détracteurs.

Les multiples exceptions dont elle est assaisonnée pouvaient faire espérer, cependant, qu'elle recevrait un meilleur accueil.

Les ligues qui s'étaient formées pour la faire aboutir et qui — depuis plusieurs années — travaillaient à sa réalisation, sont les premières à déclarer qu'elle est imparfaite et mal venue.

Les petits commerçants prétendent qu'ils travaillaient un peu plus le diman-

che parce que les grands magasins étaient fermés; certaines organisations ouvrières demandent que le repos hebdomadaire soit de trente-six heures au lieu de vingt-quatre. Les coiffeurs — dont le travail n'est certainement pas des plus pénibles — veulent se reposer depuis le dimanche 4 heures de l'après-midi, jusqu'au mardi matin 10 heures, soit quarante-deux heures!

De ces exigences et de beaucoup d'autres, il faut conclure que si le repos hebdomadaire du travailleur est — à tous égards — désirable, il n'est pas facile à réglementer.

L'idéal serait d'obliger tout le monde à se reposer le même jour!

Cet idéal — en pratique — est impossible à réaliser: d'une part, on ne peut arrêter, un jour sur sept, la vie active d'un pays comme le nôtre; d'autre part, personne ne veut faire abstraction de ses habitudes et de ses commodités particulières; chacun se dit:

— Je veux me reposer à ma manière, le voisin s'arrangera comme il pourra...

On objecte qu'en Angleterre et en Amérique — où l'activité est au moins égale, sinon supérieure à la nôtre — le repos du dimanche est sévèrement pratiqué.

Personne n'ignore que le dimanche anglais est le jour le plus maussade qui se puisse imaginer. La vie extérieure est complètement suspendue; pas de théâtres, pas de concerts; les cafés sont rigoureusement fermés et si l'on veut boire, il faut se contenter de boire chez soi, en famille et à huis clos.

Il est vrai que cela n'empêche pas nos voisins de s'en acquitter assez copieusement.

Les dimanches américains n'ont rien à

envier — du reste — aux dimanches anglais, ils les dépassent même en torpeur et en ennui.

Un humoriste, M. Pierre Weber, en a fait un tableau saisissant:

« Les rues sont désertes, il semble qu'une catastrophe se soit abattue sur la ville pendant la nuit du samedi. Tout est fermé, les toiles couvrent les étalages; l'on dirait que la ville pleure la perte d'un héros national ou que l'épidémie a ravagé les quartiers.

Graduellement, l'ennui vous envahit, un ennui morne, sans remède. C'est l'isolement dans le silence. Que faire? Traîner son désespoir le long des voies endormies? Quel but de promenade? Tout est fermé, encore une fois...

Et M. Weber finit par émettre cette opinion: « ces gens-là ont voulu le dimanche funèbre pour que le travail parût plus facile durant le reste de la semaine. »

Notre caractère national est trop enjoué pour s'accommoder d'un pareil régime.

Nos législateurs — il faut leur rendre cette justice — ont opéré avec une sage lenteur, poussés en quelque sorte par un de ces mouvements d'opinion qui finissent toujours par avoir raison des apathies les plus invétérées: en rédigeant la loi sur le repos hebdomadaire ils n'ont jamais eu l'intention — j'en suis sûr — de décréter un repos absolu et complet.

D'autres ligues — car aujourd'hui tout se fait par les ligues — avaient préparé le terrain: de ce nombre, la Ligue pour la Fermeture des magasins à sept heures du soir, qui faisait apposer sur les murs des petites affiches où se trouvait formulée cette requête adressée à la population.

N'achetez rien dans les magasins
après sept heures du soir,
Vous diminuerez la durée excessive
du travail des employés ;
Vous leur permettrez de dîner en famille
et vous serez mieux servis.

En plusieurs endroits, un fumiste
avait même trouvé drôle d'effacer d'un
trait au charbon quatre lignes, ne lais-
sant subsister que la première et la der-
nière, de sorte qu'on pouvait lire :

N'achetez rien dans les magasins
Et vous serez mieux servis.

La plaisanterie ne perd jamais ses
droits en France !

La journée du repos hebdomadaire
sera pour ceux qui seront appelés à en
jouir, une journée de distractions et de
plaisirs que d'autres devront leur pré-
parer.

Il s'ensuit forcément qu'une partie de
la population devra travailler pendant
que l'autre se reposera.

Il est entendu que les cafés et les théâ-
tres resteront ouverts ; que les chemins
de fer, les tramways, les voitures publi-
ques rouleront comme les autres jours
de la semaine. Que les balayeurs veille-
ront à la propreté des rues et les allu-
meurs du gaz à leur éclairage.

Les décrotteurs eux-mêmes ne pourront
désertir les échoppes qu'ils dressent sur
la voie publique : faudrait-il donc après
une averse, être réduit à se promener
avec des bottes sales ?

Et les gardiens de la paix, leur service
ne sera-t-il pas doublé ?

Et les inspecteurs chargés de signaler
les infractions à la nouvelle loi, quand
se reposeront-ils ?

Le bourgeois, l'employé, l'ouvrier
pour se reposer veulent s'amuser, s'amu-
ser beaucoup. Le jour du repos est sou-
vent pour eux, un jour de fatigue : il
leur suffit que cette fatigue ne soit pas la
même que celle des autres jours.

Le jour du repos hebdomadaire va-
riera nécessairement avec les professions.
Les ouvriers du bâtiment avaient de-
puis longtemps inventé la Saint-Lundi :
ils y renonceront difficilement.

D'autres fêteront la Saint-Mardi, la
Saint-Mercredi et ainsi de suite ; chaque
jour sera une fête pour quelqu'un :
peut-on rêver rien de plus agréable et de
plus charmant ?

Une question, cependant, se pose me-
naçante : la journée du repos obligatoire
— journée de dépense pour l'ouvrier —
lui sera-t-elle payée par le patron comme
journée de travail ?

Diable ! Diable ! j'ai bien peur que ce
soient toujours les mêmes qui s'amu-
sent !

Pierre BATAILLE.

Echos Artistiques

L'Odéon, sous la direction de M. Antoine,
va faire sa réouverture par *Jules César* de
Shakespeare, que les Meininger donnèrent
à la Monnaie en juin 1888.

On n'a pas oublié l'effet intense que pro-
duisit cet ouvrage merveilleusement mis en
scène, surtout à l'acte du Forum où Antoine,
harangue le peuple romain.

Dès à présent le nouveau directeur de
l'Odéon travaille à cette reconstitution que
tenta aussi Irving au Lyceum de Londres.

..

On a fêté discrètement à Paris le cente-
naire de Félix Arvers, le poète du fameux
sonnet.

A ce propos, on s'est de nouveau demandé
qui était l'inconnue du poète. On a nommé
Mme Victor Hugo, Mme Menessier-Nodier,
d'autres encore. Mais il n'y a que de pures
hypothèses.

La vérité semble bien être que le sonnet
ne s'adressait à aucune femme. Ou bien
alors, il faut renoncer à pénétrer le mystère.
Arvers a emporté le secret de son âme
avec lui.

..

La question des chapeaux :

Nous n'en avons pas fini avec la fameuse
question des chapeaux de femmes au théâ-
tre. C'est en Amérique surtout que cette
question a pris des proportions inattendues,
jusqu'au point de faire créer une nouvelle
catégorie de fonctionnaires... féminins.

C'est ainsi qu'à Bridgeport, dans le Con-
necticut, le bourgmestre a conféré à une
dame Watson le titre et la charge, inconnus
jusqu'à ce jour, d'inspectrice des cha-
peaux. Cette nouvelle inspectrice devra
faire chaque soir une tournée dans les divers
théâtres de la ville, pour s'assurer qu'aucune
spectatrice ne porte une coiffure de nature à
 gêner les personnes placées derrière elle. Si
elle découvre une « coupable », elle doit
s'approcher d'elle et la prier, « avec toute
la politesse possible », d'enlever son cha-
peau. En cas de refus, elle s'adresse au di-
recteur du théâtre et lui enjoint de faire
procéder lui-même à la suppression de l'ac-
cessoire encombrant.

Voilà un emploi tout trouvé pour les da-
mes qui ont des loisirs.

..

Les œuvres françaises tiendront une place
prépondérante dans le programme que M.
Gregor, directeur de l'Opéra-Comique de
Berlin, a élaboré pour la saison prochaine.

L'Opéra-Comique fera sa réouverture
avec *Carmen* de Bizet. Après *Carmen* on
montera *Louise*, de M. Charpentier, avec
une mise en scène qui ne manquera égale-
ment pas de coloris local, tous les décors
seront exécutés à Paris. Puis viendront
Lakmé, de Delibes, décors et costumes de
M. le professeur Leffler de Vienne ; *la Dam-
nation de Faust*, de Berlioz ; *le Jongleur de
Notre-Dame* de M. Massenet, et un opéra
comique intitulé *Zierpuppen*, que M. Goetz
a tiré des *Précieuses ridicules*, de Molière.

..

Une des plus fameuses actrices américai-
nes, Mlle Maud Adams, vient de comman-
der à la célèbre société des wagons Pulmann
une voiture spéciale destinée à ses voyages,
qui sera comme une sorte de théâtre voya-
geant et qui ne coûtera que la modique
somme de 175.000 francs.

Outre ce petit théâtre, entièrement cons-
truit en noyer, la voiture contiendra tout un
appartement pour Mlle Adams. Il n'y aura
point de fenêtres latérales, mais la lumière
viendra du haut, par un gigantesque œil-de-
bœuf. La voiture toutefois n'est point des-
tinée à donner des représentations, mais
simplement au travail des répétitions. Tout
en roulant sur les rails, et sans perdre de
temps, Mlle Adams pourra répéter ainsi
avec ses artistes comme si elle était sur un
théâtre, et préparer de la sorte ses specta-
cles.



JUILLET

Tandis que s'allume, en l'or des couchants,
Le ruissellement des eaux somnolentes,
Les pavots en fleur, semés par les champs,
Mettent, dans les blés, leurs taches sanglantes.

Et, dans les pommiers aux rameaux penchants,
Monte un gazouillis de voix caressantes :
Trilles d'oiselets suaves, touchants ;
— Il n'est, par les nids, que fêtes galantes

Des baisers, des cris, des soupirs, parfois,
Volent à travers les sentiers des bois ;
Appels de lutins, râles de dryades,

Prières d'amants affolés qui font
S'entr'ouvrir d'amour les lèvres qui sont
Rouges, ainsi que des cœurs de grenades.

Georges ROCHER.

GAUFRAGE, PLISSAGE

J. CORTEY, 6, Rue St-Gôme (au premier)



Par ci, Par là !

Jusqu'à ce jour M. Clémenceau n'était
réputé que comme un écrivain remar-
quable, un homme politique dangereux
et surtout un adversaire irréductible
des ministres qu'il démolissait avec au-
tant de plaisir que de facilité. Les séan-
ces où sa verve s'aiguïsa aux dépens des
Excellences sont mémorables, et cette
aisance à jeter bas les portefeuilles, fit
que l'étonnement fut général quand lui-
même accepta d'entrer dans une combi-
naison. Seulement comme en politique
il ne faut s'étonner de rien, chacun
s'habitua vite à voir le vieux lutteur
sous l'enveloppe ministérielle et la ru-
desse du passé disparaît sous l'éclat du

présent. Mais il fallait à Clémenceau une arène où il pût démolir à son aise et sa force brutale ne pouvant plus s'exercer sur le même but il se tourna contre la bureaucratie et résolut de la faire sortir de sa torpeur légendaire.

Dans cette nouvelle prise de corps, le Ministre sera suivi de toute la nation et s'il en sort vainqueur il aura bien mérité de ses concitoyens ; mais il ne faut pas se réjouir d'avance car les "ronds-de-cuir" ont la vie coriace et leur vieille routine des racines bien profondes.

Pour commencer, dans son Ministère, Clémenceau exige l'arrivée à l'heure des employés et leur demande une heure de travail de plus par jour, de là un véritable soulèvement parmi tous les "Badins" des bureaux de l'Intérieur.

Jamais une audace pareille ne s'était rencontrée chez un ministre : "oser demander l'arrivée à l'heure des bureaucrates" !

Aussi un esprit de révolte s'est révélé parmi le personnel et on peut affirmer sans rire qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce que Clémenceau laissât son portefeuille dans cette guerre contre la routine.

Et pourtant, voilà la source des économies que l'on cherche tant là où elles ne se trouvent pas et qu'il serait si facile de de réaliser.

En France, les budgétivores sont légion et la plus grande partie sont inutiles ; car pour le travail d'un homme on en case généralement dix et ceci existe surtout dans les bureaux des Ministères.

Si encore ces ineffables « gratte-papier » faisaient au bureau le travail qui leur incombe. Mais non ! au bureau ils lisent leur journal, ils font des copies pour des maisons de commerce qui les leur paient largement et ils dorment. Quant à leur travail, ils l'emportent à faire chez eux et de la sorte il leur est payé à tarif double comme « tâche à l'extérieur ». Ils émargent ainsi deux fois au budget pour le même objet. Et cela dure depuis des siècles et durera probablement encore longtemps, malgré M. Clémenceau, car celui-ci est éphémère et la bureaucratie est immuable, et bientôt les circulaires réformatrices iront rejoindre dans l'oubli le Ministre qui aura eu l'audace de les édicter.

MAUPIN.

CHRONIQUE FÉMININE

Les bonnes vacances

Prendre ses vacances ! Il semble que ce soit un besoin universel et le jour n'est peut-être pas loin où la loi interviendra pour réglementer le repos annuel comme le repos hebdomadaire.

Combien peu cependant savent prendre de bonnes vacances !

Les vacances pour être bonnes et utiles à l'économie générale de l'organisme devraient constituer ce qu'on appelle, aux Etats-Unis, la « rest-cure », ou cure de repos, et qui consiste à apprendre, aux gens surmenés par le train agité de leur vie habituelle, à se reposer. Les membres ne savent plus rester immobiles ; le cerveau ne sait plus chasser les obsessions ; il s'agit de retrouver l'immobilité, le sommeil et la tranquillité d'esprit.

Le principe du délassement est de faire chose toute différente de ce qu'on fait par état.

Chaque genre de vie a ses surmenés, même et surtout la vie de l'oisif, s'il est mondain. Un journal d'outre-mer a fait le compte que, depuis qu'elle est fiancée, Miss Alice Roosevelt, aujourd'hui Mme Longworth, a assisté à plus de 400 dîners, de 350 grands bals, de 300 soirées dansantes, qu'elle a fait 1.700 visites et goûté près de 700 five o'clock. Encore notre confrère américain n'avait-il pas pu ajouter à son calcul tout ce que la France, son hôtesse, ménage depuis de distractions pareilles, si distraction il y a, à la jeune « princesse » américaine. Il est vrai que la fille du président Roosevelt est entraînée à ce sport mondain et qu'elle en est, si l'on peut dire, une professionnelle. Mais bien des gens en France, qui n'y sont pas obligés, se livrent à une gymnastique analogue par goût, par habitude, ou simplement par snobisme. Comment vont-ils se reposer, ces exténués de mondanités ?

M. Marcel Prévost leur conseille fort plaisamment, en vertu du principe de la « rest-cure », de remplacer, dans leurs occupations respectives, les laborieux en vacances : « Sept heures de bureau par jour chez M. Clémenceau pendant deux mois, les longues courses à pied pour rentrer chez soi, la frugalité alimentaire de l'employé, l'émolliente besogne des ministères, quelle cure pour le dyspeptique, pour le neurasthénique mondains ! »

Quant à l'oisive mondaine, quelles « autres choses » seraient celles qui lui

assureraient tout le bénéfice physique et cérébral de la « rest-cure » ? Où aller ? En quel lieu sa vie ne lui montrera pas son visage d'hier, avec seulement un autre maquillage ? Ce n'est évidemment pas dans la montagne à la mode, à la mer aux eaux. Il n'y a pour elle qu'un refuge de repos véritablement différent : la vie rurale. C'est une idée que les américains n'ont pas inventée, ils l'ont empruntée de la reine Marie-Antoinette à Trianon, mais ils l'ont en même temps rénovée en remplaçant la « bergerie d'opéra-comique » par la réalité de la vie des champs. Bien loin de toutes ses habitudes et de toutes ses relations, au Nord si on les a au Midi, il faudrait s'en aller dans une ferme ou une métairie, en cotillon simple et souliers plats, vivre l'existence paysanne, s'adonner avec conviction, comme à un sport, aux travaux de la moisson et de la vendange, dans la mesure de ses forces, bien entendu, se laisser pénétrer par la saine et reposante poésie de l'horizon et qui est dans tout : dans le ciel, dans la terre, dans l'eau et jusque dans

L'harmonieux profil des filles aux yeux d'or.
Qui traversent les gués en marchant sur les pierres.

Et que croyez-vous qu'il faudrait pour que cette cure de repos devînt à la mode ? Tout simplement que le snobisme qui mène le monde, et particulièrement celui des mondains, s'en mêlât.

Laurence ARNOTTO.



Lettre Parisienne

Mme SARAH BERNHARDT

Il n'a peut-être jamais existé une femme investie d'une royauté comparable à celle de Mme Sarah Bernhardt. Telle souveraine est, je vous le concède, plus populaire en son pays ; telle autre mériterait peut-être — de par sa grandeur d'âme et sa haute intelligence — un meilleur brevet de gloire. Aucune, je le répète, n'a atteint cette manière d'apogée d'où, prodigue, fantasque, magnifique, elle domine un univers.

Elle possède à un degré inouï deux talents : celui du théâtre, celui de la réclame. L'un se complète par l'autre, et le Hasard, qui est son lion domestiqué, se charge de déchaîner toujours la publi-



cité à point pour alimenter la réputation de son génie.

Ainsi qu'eût été sa dernière tournée en Amérique autre qu'une course au bénéfice incroyable de trois millions de francs, s'il ne s'y était joint un brelan d'heureuses catastrophes dont les dépêches n'omettaient le plus petit détail ?

Un jour, la tragédienne traverse les Etats en rapide. Crac ! un pont saute. Le train culbute au fond d'un précipice. Qui sort de dessous, la première, rose, blonde, fraîche comme si elle s'arrachait de son lit ! Sarah Bernhardt. Une autre fois, la tente où elle donnait ses représentations étant dressée au milieu d'une forêt, la forêt prend feu, jamais *Phèdre* ne s'acheva dans une pareille apothéose. Je ne me souviens pas que Sarah ait été prise dans la destruction de San-Francisco. Caruso a volé ici une réclame unique à la tragédienne, et celle-ci s'en consolera difficilement.

D'ailleurs, elle n'est pas plus tôt débarquée que le ministre prétend attacher sur sa poitrine la croix de la Légion d'honneur. Je vous dis que cette femme roule d'émerveillement en émerveillement... Mais qui est-elle, au fait ?... Voici :

Née de parents israélites et anglais (ce qui était déjà une originalité), elle entra vers l'âge de sept ans, au couvent de Grandchamp, près Versailles, d'où ses forfaits d'enfant la firent chasser quatre fois, et où elle rentra quatre fois aussi, le charme ensorceleur qui la possédait dès cette époque, ayant toujours vaincu la sévérité de ses éducatrices.

A quatorze ans, elle eut une idée :

— Je veux être religieuse !

Trois mois après, elle entra au Conservatoire. Deux ans après, elle était actrice.

Sarcey a décrit ainsi son physique, à l'époque de ses débuts à la Comédie-Française :

— « C'était une pâle maigrichonne de peu d'aspect ; mais les yeux avaient cette lueur d'un vert limpide qui caractérise les filles du nord. Sa physionomie pétillait d'intelligence. »

M. de Girardin la poussait. Il était mort depuis longtemps que sa protégée courait toujours — et loin — sous l'impulsion première. Sa folle tête et son excellent cœur lui faisaient commettre tour à tour mille actes remarquables et et mille folies. Pour un oui, pour un non, elle envoyait promener la maison de Molière ; elle organisait à ses frais une ambulance pour l'armée de Paris assiégé ;

elle pouvait affirmer sincèrement en un moment difficile ne posséder pas plus de cent francs devant elle, et six mois après elle rentrait d'Amérique avec un premier million ; elle épousait un pauvre diable d'acteur du Gymnase qu'elle contraignait bientôt au divorce ; un jour, prise de lubie, elle déclarait abandonner la scène pour la sculpture, puis apprenait à ciseler de précieux émaux, et n'en continuait pas moins de triompher chaque soir dans les diverses salles qu'elle occupait successivement à Paris. Les tournées en province étaient un vrai roman-comique. Le spectacle annoncé, la publicité faite, elle s'enquérail de la location et passait froidement par une ville voisine, si cette location n'avait pas suffisamment donné. En 1902, son refus de jouer devant Guillaume II, qu'elle appelait irrévérencieusement « le roi de Prusse », la fit sacrer grande patriote. Ce fut l'époque de sa rentrée triomphale dans des rôles à travestis, où, presque sexagénaire, elle campait l'inoubliable silhouette du jeune roi de Rome et interprétait Hamlet.

Son *home* du boulevard Péreire est le plus splendide capharnaüm artistique que l'on puisse imaginer. Je l'ai visité naguère en compagnie de Mme Séverine. Un hall en occupait alors le centre, servant moitié de serre, moitié d'atelier, encombré de fourrures des pôles, plafonné en voûte de palmes et d'éventails d'Orient. Tel vestibule servait de cadre fleuri à une volière dorée peuplée d'oiseaux que je n'ai jamais revue nulle part ailleurs et qui étaient tous choisis parmi les espèces à reflets métalliques. De véritables charretées de lilas blanc emplissaient les consoles des appartements, et mouraient en cascades jusques sur les tapis merveilleux qui recouvraient les parquets.

Sarah errait comme un être de légende au milieu de ce luxe fantasmagorique. Son corps maigre s'enveloppait d'une simarre crème pailletée d'or ; ses cheveux embrasés flambaient à la lueur des lampadaires ; une ceinture qu'elle avait à la taille ruisselait de pierreries. J'ai toujours pensé qu'elle cherchait à imposer au souvenir de ses visiteurs un effet inattendu, prodigieux, je dirai presque rituel. Originalité d'artiste supérieure !

C'est aujourd'hui la nymphe de Jouvence. Gaie, enjouée, gamine dans la vie normale, elle se transforme instantanément lorsqu'elle va entrer en scène. Et c'est alors des pleurs, des crises de larmes et de nerfs, toute une convulsion moitié naturelle, moitié voulue, qui la porte sur le théâtre et la rejette bientôt

dans la coulisse, pantelante, brisée, ivre. Telle est Mme Sarah Bernhardt, la reine de Paris.

René GROUGÉ.



Jean LORRAIN

Raffiné jusqu'à la mièvrerie et barbare jusqu'à la brutalité. Aimant les meubles rares, les bijoux magnifiques, les étoffes somptueuses et goûtant la calme simplicité des grands paysages méridionaux dont il a dit inoubliablement la beauté. Brillant conteur, railleur féroce et gardant la qualité d'enthousiasme.

Figure complexe, troublante d'être d'une autre race, d'une autre époque, il nous apparaît le contemporain d'un Benvenuto Cellini dont il perpétue la tradition d'art, d'un Arétin, de qui il eut l'esprit cruel, de quelque artiste de la Renaissance, égaré dans une époque sans faste, pour laquelle il resta une grande figure énigmatique.

On l'a vu évoquer les paysages de Venise improviser ses contes les plus ironiques. On l'a vu le col relevé, en chapeau mou, l'air d'un débardeur, gouailler la foule, car il avait la prodigieuse faculté de se renouveler sans cesse. Et, de cet être qui apparaît multiple en ses apparences successives et variées, nous retenons deux impressions.

La première fut au Carnaval de Nice. On sait la curiosité qu'inspiraient à Lorrain les masques, ces êtres à l'apparence uniformisée par le domino. Car, sous la dentelle du masque, s'échappent soudain des paroles sincères, comme si la vérité n'osait apparaître qu'avec la certitude de rester anonyme.

C'était un soir de *veglione*, dans la salle de l'Opéra. Des bannières de nuances vives alternaient avec des têtes grotesques qui enguirlandaient la salle de leur rictus géant. En bas, un tournoiement de couleurs crues. Sous de chavirantes lumières, tour à tour jaunes, bleues ou vertes, des lumières crues, almées, colombines, pierrots, espagnols, méphistos, clownesses.

Jean Lorrain apparut, fastueux et désinvolte, dans sa nonchalance élégante, un ample manteau tunisien faisant, derrière lui, comme un cortège d'ombre, le front ceint de pavots. Toute la nuit il se promena, égrenant les boutades féroces, les réparties spirituelles, les paradoxes déconcertants, comme un démon glissant parmi les silhouettes masquées.

La seconde impression qui demeure vivace en notre souvenir est celle-ci :

Lorrain était dans sa villa de Nice, la maison délicieuse, au fond d'un vaste jardin planté d'eucalyptus, de lauriers et d'orangers, et les fragrances des fleurs et des arbres, comme une respiration embaumée, pénétraient dans le bureau de travail, pièce d'un charme excessif, tendue de tapisseries anciennes, avec des rideaux d'un vieux rose, semblant garder dans leurs plis les reflets du soleil couchant. Et c'étaient des meubles anciens, choisis avec discernement, bergères Louis XV aux ors effacés, encoignures et petites commodes en marqueterie, et des

vases de Venise et de Sèvres, d'un blanc doux, mettant comme une clarté dans les coins d'ombre. Et des feuilles de palmiers aux bouts dorés faisaient une décoration fantaisiste et heureuse.

Ce jour-là, nous connûmes un Lorrain inédit, chaussé de pantoufles, attentif au ménage, un Lorrain bourgeois. Puis la causerie évolua. Et, peut-être parce que les baies illuminées par le soleil couchant s'embrumaient peu à peu des ombres violettes du crépuscule, nous parlâmes de la mélancolie spéciale à cette Riviera où, à côté du *Vice errant*, se perpétue la douleur stable. Nous évoquions les silhouettes amies dont l'entrain anima les réunions d'artistes et qui, maintenant, dormaient dans les cimetières fleuris, nous songions à ceux qui survivent dans leur maison déserte.

La maison vide. Lorrain, songeur, répéta ces mots, son regard erra autour de lui. Dans les grands vases vénitiens, des roses laissaient glisser leurs pétales, comme des larmes parfumées. Chaque bibelot prenait une signification harmonieuse. Et les choses révélaient la douceur d'une attention patiente, inlassable, le dévouement maternel. Et Lorrain dit :

— L'amour de la mère ! Le seul qui, vrai, se prodigue, n'exige rien, reste humble, infini... Ma mère... et sa voix se fit émouvante, il baissa les paupières, revoyant la chère silhouette qui, près de lui, mettait le rayonnement d'une beauté noble, le charme d'un regard bleu, compréhensif, la douceur d'une tendresse infinie, celle qui, fragile, le protégeait.

La porte s'ouvrit, un domestique apportait les lampes, des amis arrivaient, curieux, potiniers. Et Lorrain redevint l'ironiste acerbe, le conteur leste.

Mais dans la grande maison désolée, la mère, qui se souvient et désespère, n'évoque pas le causeur brillant, le poète magnifique des heures d'apparat, mais le Jean connu d'elle seule, le fils attentif et tendre.

Renée d'ULMÈS.



ECOLE des BEAUX-ARTS

Exposition des envois de Rome

Nous remarquons les œuvres exposées par M. Henry Bouchard, sculpteur, œuvres édifiées pendant ses quatre années de séjour à la villa Médicis.

D'abord, le groupe de marbre, d'une belle éloquence, *La Carrière*, des carriers portant leur camarade mort. Leur regard élargi semble voir, au-delà de leur misère personnelle, l'infinie, l'éternelle misère.

Le Forgeron au repos, 2^e médaille au Salon 1906. Corps robuste aux muscles saillants, aux bras crispés, signifiant l'effort. Ce repos n'est qu'une halte, car la main ne sait pas rester oisive. Elle garde l'empreinte du labeur. Et le calme visage revêt une beauté supérieure, celle de la résignation consciente.

Notons les autres œuvres, si palpitantes de vie, du jeune artiste :

Le Faucheur, statue bronze.

Bardeurs de fer, bas-relief bronze.

Femmes de la Campanie, bas-relief bronze.

Chargeurs de charbon du port de Naples, bas-relief bronze.

Piocheurs, statuette bronze.

Hâleur, statuette bronze.

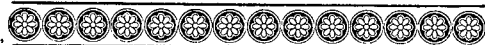
Débardeur napolitain, statuette bronze.

Projet de tribune en plein air.

Projet de fontaine à vin pour petite ville de vignobles.

Reconstitution en marbre peint de la Diane archaïsante du musée de Naples.

Renée d'ULMÈS.



JOLI-CŒUR

J'étais allé dîner chez les Robichet, des amis à moi qui habitent une délicieuse petite villa au Point-du-Jour. Robichet est marié et vit avec sa belle-mère avec laquelle il ne fait pas bon ménage, suivant l'usage.

Robichet est un ami d'enfance ; un camarade de lycée ; il a une jolie situation dans les huiles. On dine bien chez lui ; on y fume de bons cigares. Sa femme est aimable, enjouée.

On ne s'ennuie pas chez mon ami Robichet,

Mme Robichet n'a qu'un défaut : elle adore les perroquets ; moi je les déteste. Elle en possède un que son mari lui a apporté de Marseille ; elle l'a nommé Joli-Cœur et elle y tient énormément.

Elle en parle sans cesse.

— Il est si intelligent, monsieur, si drôle, et il nous est si attaché ! Il vous a de ces réparties ! Il faut faire attention à ce que l'on dit, il comprend tout.

Il ne lui manque que la parole. Que dis-je ? Il parle, le misérable ! Que trop ! On n'entend que lui, rabâchant sur un ton de crécelle quelque phrase idiote. Cela m'horripile, mais cela fait pâmer d'aise sa maîtresse.

Ainsi que quelques invités, nous attendions l'heure du dîner dans le salon. Mme Robichet, avec sa grâce habituelle nous versait des apéritifs. Joli-Cœur, pimpant, sur son perchoir, mêlait sa voix de fausset à la conversation.

Il était en verve l'animal !

— Vieille bête ! vieille bête ! criait-il.

A chaque exclamation, mon ami et sa femme se tordaient de rire ; les invités aussi. Je faisais comme les autres pour ne pas avoir l'air d'un imbécile.

Entre deux éclats de rire, la femme de mon ami se pencha vers moi.

— Est-il assez intelligent ! me dit-elle. Savez-vous ce qui nous fait rire ?

— Le perroquet.

— Oui, mais pourquoi ?

— Je l'ignore absolument.

— C'est mon mari qui, à chaque instant, pousse cette exclamation en parlant de maman.

— Ah ! c'est exquis ! c'est charmant ! m'écriai-je. Et qu'est-ce qu'elle en dit votre maman ?

— Elle est furieuse !

— Délicieux ! délicieux.

Sur ces mots, la bonne annonça que le dîner était servi et nous passâmes dans la salle à manger.

Excellent dîner, Mme Robichet a une bonne cuisinière. Comme toujours, début un peu froid ; puis, les vins généreux aidant, la conversation s'anime, devient générale. Belle-maman seule gardait un visage renfrogné.

Sans doute pour la dérider, Robichet se mit à la plaisanter. Robichet a un faible pour les jeux de mots ; il en commet d'horribles.

Il s'adressa à moi.

— Toi qui fais de l'esprit à tes moments perdus, me dit-il, je parie que tu ne connais pas l'homme le plus heureux.

Je cherchai.

— C'est celui qui possède de la fortune.

— Pas du tout.

— Celui qui jouit d'une bonne santé.

— Non plus.

— Celui qui sait se contenter de peu.

— Va donc moraliste.

— Je donne ma langue aux chiens.

— L'homme le plus heureux, c'est Adam.

— Pourquoi ? demandèrent les convives.

— Parce qu'il n'avait pas de belle-mère ! répondit mon ami.

Un long éclat de rire accueillit cette boutade.

Du salon, le perroquet poussa son exclamation favorite.

— Vieille bête ! vieille bête !

L'hilarité fut à son comble.

La femme de mon mari riait aux larmes ; elle étouffait.

Quand la gaité fut un peu calmée, la belle-mère prit la parole.

— Et vous mon gendre, dit-elle, savez-vous quelle différence il y a entre un miroir et vous ?

— Je la sais, dit Robichet, mais je ne la dirai pas, vous seriez trop contente.

— Je la dirai moi, reprit la belle-mère : c'est qu'un miroir est poli et que vous, vous ne l'êtes pas.

Nouvelle hilarité.

PAPETERIE DE LUXE - MAROQUINERIE**CUIR REPOUSSÉ**

Lecture. Reçoit toutes les nouveautés

GIDROL SŒURS18, Rue Emile-Zola, 18
anc. rue St-Dominique**Manufactures de Produits Réfractaires****A. TERRASSIER****A. FOURNIER-TERRASSIER, Successeur**

Ingénieur des Arts et Manufactures

Anciens Maisons Vve Rozier, Robin père et fil.
A. Pascal, réunis**TAIN (Drôme)**Spécialité de Fours économiques
pour boulangers, pâtisseries, ménages
et administrations. — Briques
de fourneaux. — Intérieurs de chemi-
nées. — Briques chauffe-pieds.**KAOLINS****GRAVIERS FELDSPATHIQUES**Fournisseur du génie, des manu-
tentions civiles et militaires et des
grandes administrations.**Eviter les Contrefaçons****CHOCOLAT
MENIER****Exiger le véritable Nom**

— Bien répondu, maman ! s'écria Mme Robichet.

Je le répète, on ne s'ennuie pas chez mon ami.

— C'est toute la journée comme cela, me dit Mme Robichet, ils se chamaillent constamment ; je suis sûre que dans le fond ils s'adorent.

Moi je veux bien.

Le dîner terminé, la maîtresse de la maison nous fit passer au fumoir où elle nous versa le café.

Cette pièce communique avec le salon. Tout en fumant un cigare, je vins faire une visite à Joli-Cœur. Je le caressai : je troublais son repos sans doute car il donna les signes de la plus évidente mauvaise humeur.

Je m'amusai à l'agacer.

— Vieille bête ! chevrotait-il.

Tout à coup, devenu furieux, il me mordit le doigt jusqu'au sang.

Je ne suis pas patient ; je le pris par le cou, entre le pouce et l'index, et je serrai fortement. Il tira une langue noire, ses yeux clignotèrent ; je lâchai prise aussitôt.

Trop tard !

Il avait cessé de vivre.

Je l'avais étranglé.

J'étais fort penaud.

J'entendis un frôlement de jupe. J'étais seul, personne ne m'avait vu ; je pris le volatile et le jetai sous un canapé.

Calme en apparence, je rentrai dans le fumoir ; il était temps, Mme Robichet venait me chercher.

Craignant à chaque instant que l'on ne s'aperçût de la disparition de ma victime, j'étais sur des épines. Je me hâtai de prendre une tasse de café et, prétextant une migraine, je me retirai.

Le lendemain, je lus dans les journaux une annonce ainsi conçue :

« Il a été perdu un superbe perroquet répondant au nom de Joli-Cœur, perroquet de grande taille, parlant admirablement ; le rapporter Villa des Eglantines. Bonne récompense ».

Deux mois se passèrent, lorsque je reçus une invitation à dîner chez les Robichet.

Je me rendis à la Villa des Eglantines, pas très rassuré.

Les Robichet me firent bon accueil.

Evidemment ils ne se doutaient de rien.

Pendant le dîner, il ne fut pas question de Joli-Cœur ; suivant son habitude, Robichet décochait des traits à sa belle-mère. Il racontait qu'il avait lu dans un journal qu'un chien mordu par une belle-mère était devenu enragé.

On était au dessert.

— Il me semble que vous aviez un perroquet ? demandai-je.

— Oh ! oui, le pauvre ! dit Mme Robichet, un perroquet si amusant, si intelligent.

— Bien mal élevé, toujours, ajouta sur un ton aigre la belle-mère.

— Que lui est-il arrivé ?

— Oh ! si vous saviez ! reprit la femme de mon ami, on nous l'avait bien dit, mais nous ne voulions pas le croire. Figurez-vous, monsieur, que ces bêtes-là lorsqu'elles sont sur le point de mourir, se cachent afin de ne pas attrister leurs maîtres du spectacle de leur agonie.

— En effet, dis-je.

Vous le saviez ? Ce pauvre Joli-Cœur est tombé malade dans la nuit ; sans pousser une plainte, il est allé se blottir sous un canapé où nous l'avons découvert trois jours après, non sans avoir fait des recherches dans tout le quartier.

Nous pensions qu'on nous l'avait volé ; il excitait la jalousie de nos voisins. Oui, monsieur, la chère petite bête s'est cachée pour mourir.

Elle tirait une langue longue de ça !

Mme Robichet montrait son bras ; les femmes exagèrent toujours.

J'étais complètement rassuré.

— Madame, dis-je avec aplomb, ce que vous m'apprenez ne me surprend pas. En Amérique, les perroquets se cachent si bien pour mourir qu'on ne peut les retrouver. Les perroquets morts sont une rareté ; ils sont plus recherchés que les perroquets vivants et ils atteignent des prix fabuleux.

Fabuleux, oui, madame !

Eugène FOURRIER.

**L'ESPRIT des AUTRES**

— Vous avez eu de belles étrennes, Mademoiselle Lili ?

— Oh ! oui, monsieur ! Une grande poupée comme maman et un polichinelle comme grand-papa !...



Dans une ville d'eaux :

Un ami a entraîné Dupoivrot à une table de jeu.

— Qu'est-ce que tu joues ? lui propose-t-il. La rouge ou la noire ?

— Si ça ne te fait rien, répondit l'incorrigible pochard, je jouerai la verte.

BIBLIOGRAPHIE

LA MODE ILLUSTRÉE

(Journal de la Famille)

Paris, 56, rue Jacob

Publié sous la direction

de Mme Emmeline Raymond

Les 52 numéros que la *Mode Illustrée* publie chaque année contiennent 52 gravures coloriées sur la 1^{re} page, plus de 2,000 dessins de toutes sortes: dessins de mode, de tapisserie, de crochet, de broderie, et 24 feuilles de patron en grandeur naturelle de tous les objets constituant la toilette, depuis le linge jusqu'aux robes, manteaux, vêtements d'enfants; des chroniques, des recettes, etc. Les romans illustrés peuvent être reliés à part.

ABONNEMENTS. — Avec gravures coloriées, un an, 14 fr.; 6 mois 7 fr.; 3 mois, 3 fr. 50. — Avec planches coloriées: un an, 25 fr., 3 mois 13 fr. 50; 3 mois, 7 fr.

L'ARTISAN PRATIQUE

Revue mensuelle d'Art décoratif, J. Nicolas aîné, imprimeur-éditeur, 6, rue Grolée, Lyon et 28, rue Monsieur-le-Prince, Paris. Abonnement, 16 francs par an.

L'Artisan Pratique de juillet donne un ravissant modèle de panetière, nouvelle création du professeur P. Lugrin, qui est aussi ingénieux qu'artistique; de nombreux modèles; boîte à mouchoirs en étain, plaque de porte en cuivre repoussé, coffret en marqueterie, glace en bois sculpté, plateau en pyrogravure, panneau de crucifix, buvard Renaissance et liseuse en cuir repoussé ou incisé, frise au pochoir, etc. Comme on le voit, la variété des documents, toujours en grandeur d'exécution, est assez grande pour contenter les goûts de tous les lecteurs, quelle que soit la technique préférée.

JOURNAL DES DEMOISELLES

Revue de la Jeune Fille et de la Femme, paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois, vingt-quatre pages de texte par numéro.

Albums de travaux et ouvrages. — Modes. — Courrier de la Mode. — Gravures coloriées. — Feuilles de patrons. — Broderie et Lingerie. — Patrons découpés et imprimés. — Dessins décalquables. — Travaux imprimés sur étoffe. — Tapisseries. — Conseils pratiques. — Leçons de choses. — Musique. — Aquarelles. — Fusains. — Menus, etc. — Concours mensuels et Grand Concours annuel.

Abonnements à partir du 1^{er} de chaque mois par mandat à l'ordre des Directeurs, 52, rue Saint-Georges et dans tous les Bureaux de poste.

Spectacles et Concerts

CONCERTS BELLECOUR

Tous les soirs, à 8 h. 1/2, concert par l'orchestre municipal du Grand-Théâtre, sous la direction de M. Archaimbaud.

OLYMPIA

68, Rue Duquesne

Tous les soirs, à 8 h. 1/4, concert-spectacle. Attractions sensationnelles. Cinématographe. Vastes promenoirs-jardins. Jeudis, dimanches et jours de fêtes, matinée à 2 h.

CINÉMATOGRAPHE BELLECOUR

Place Leviste

Tous les jours, de 3 h. à 10 h. du soir, jours fériés, dimanches et jeudis, à partir de 2 h.

CASINO DE L'ÉTABLISSEMENT THERMAL DE CHARBONNIÈRES-LES-BAINS

Tous les jours, concert par l'orchestre du Casino. Tous les dimanches grandes fêtes dans le parc, fontaines lumineuses, feux d'artifice, etc., etc.

MOUCHE DU SOIR

Par bateau illuminé, pourvu d'un projecteur, d'un orchestre et d'un buffet. Départ à 9 heures du ponton La Feuillée.

BULLETIN FINANCIER

La dissolution de la Douma continue à impressionner fortement notre marché, sur les fonds russes la baisse s'accroît et aujourd'hui le 5 0/0 1906 clôture à 78.75 contre 79.60 hier, le 3 0/0 1891 à 57 contre 58; le 1896 à 55.75 contre 56.50 et le Consolidé à 68.25 contre 69.

Notre rente se traite à 96.60

Le groupe des grands établissements de crédit s'inscrit en légère réaction: la Banque de Paris recule à 1490, le Crédit Lyonnais à 1132, le Comptoir National d'Escompte se maintient à 653, la Société Générale à 644 et le Crédit Foncier à 690. A partir d'aujourd'hui 24 juillet, les 1.200.000 obligations communales de 500 fr. 3 0/0 1906 avec lots, émises par le Crédit Foncier de France, sont admises aux négociations de la Bourse, au comptant et à terme. Ces titres seront inscrits à la première partie du Bulletin de la Cote sous deux rubriques distinctes affectées: l'une aux obligations entièrement libérées et l'autre aux obligations libérées de 50 fr.

Les chemins français sont calmes: le Lyon à 1319, le Nord à 1735 et l'Orléans à 1380.

Les rentes étrangères fléchissent: l'Extérieure à 95.25, le Portugais à 70.05 et le Turc à 95.55

Sur le marché en banque, l'action Saint-Raphaël est bien tenue à 159.60

Les mines du Transvaal ont fait preuve d'une grande fermeté. Les dividendes semestriels qui viennent d'être déclarés par plusieurs compagnies ont produit la meilleure impression. La Village finit à 98.25. la Ferreira à 484.50, la Rand-Mines à 146.50 et l'East-Rand à 97.

Le propriétaire-gérant V. FOURNIER

P. LEGENDRE & C^{ie}, r. Bellecourière Lyon

ST-GERVAIS-LES-BAINS

Dermatoses. — Neurasthénie.

SALINS DU JURA

Débilité des Femmes et des Enfants.

VALS SOURCES VIVARAISES

à minéralisation graduée N^{os} 1, 3, 5, 7, 9.

Le *Conseil des Femmes*, dont les intéressants sommaires sont bien connus de nos lecteurs, rembourse tout abonnement par de ravissantes primes dont voici le détail:

Un chemin de Table de style Empire, d'un dessin inédit très élégant et décoratif, long de 1 mètre et large de 40 centimètres, tout prêt à être brodé sur toile péruvienne garantie, ou

Six Mouchoirs festonnés en fine batiste, à broder en blanc ou en couleurs, ou

Trois pans de Cravates lingerie, jolie guirlande Louis XVI, à broder sur batiste fine.

Toute abonnée du *Conseil des Femmes*, recevra donc gratuitement par an:

12 numéros de revue, soit

384 pages de texte formant la valeur de 11 à 12 volumes à 3 fr. 50, comprenant 200 articles variés et littéraires

qui la mettront au courant du mouvement intellectuel et social contemporain. Elle sera renseignée sur la vie, le travail et l'activité des femmes dans tous les temps et dans tous les pays; elle pourra préparer ses filles à une destinée heureuse et utile. Tout cela, sans qu'il lui en coûte un centime, puisque son abonnement lui aura été entièrement remboursé.

UN MONSIEUR

Offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau: dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cet offre dont on appréciera le but humanitaire est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou par carte postale à M. VINCENT, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées

Demandez

Partout

LE

THÉ DES MANDARINS

Ne confondez pas.

Exigez la date du tirage sur les Billets Série Rouge et Jaune de la

LOTÉRIE DE ST-POL-SUR-MER
pour Enfants Tuberculeux,
osseux ou ganglionnaires

La Seule qui tire tous ses gros lots en 1906,

le 14 Août prochain en un seul tirage.

Gros lots: 400.000, 250.000, 50.000, 20.000 et 532 autres de 5000 à 100^f

Le Billet: UN FRANC

Ecrire COSTE-PIZOT, Dir. de l'Express, Agent gén. de la Loterie 32, rue Lepelletier, à Lille. Joindre env. affr. 0.15 par 5 billets. Ajoutez 2 fr. par abonné UN AN à l'Anti-Tuberculeux et au N^o Gagnant, donnant les N^{os} sortis aux Loteries françaises. En vente dans les Débits de Tabacs, Libraires, Changeurs, etc.

CORSETS SUR MESURE

Corsets tout faits

Germaine CROCHAT

2, Rue d'Egypte, 2

CORSETS DROITS

conservant à la taille souplesse et élégance sans fatigue

CORSETS

avec ceinture abdominale invisible (modèle déposé)

*Ceintures pour Sports***MODES**

La Maison LOUISON,
15, rue Gasparin, se
recommande par son
joli choix de très beaux Modèles de
Paris, et recopie à des Prix modérés.
Elle se charge également des répara-
tions à d'excellentes conditions.

LOTÉRIE D'AUTUN

(SAONE-ET-LOIRE)

300.000 Francs

TROIS GROS LOTS

1 GROS LOT **25.000 fr.** - 2 LOTS DE **5.000 fr.**

4 lots de 500 fr., 80 lots de 100 fr.

87 Lots, tous payables en argent, donnant **45.000 fr.****TIRAGE : 15 NOVEMBRE 1906****Le Billet : UN Franc**

En vente dans toute la France et Colonies, chez libr., papet., bur. de tabac,
et pr recevoir à domic., env. mandat-poste du montant des billets avec
envel. affr. à 0,15 c. par 5 bil. à **L'AGENCE FOURNIER, 14, r. Confort, LYON**

TRUFFES DE SAVOIE

A. MAZET, Chambéry

Spécialités de la Maison

CARAMELS MAZET

Pomme, citron, orange, fram-
boise, chartreuse, violette, réglisse,
vanille, café, chocolat.

Marque déposée

Dépôt : chez **Mme Vve BROYER**
4, Place du Change, 4

BOSC

Costumier des Théâtres municipaux

LOCATION DE COSTUMES

pour Bals Masqués
et Habits

MATÉRIEL SPÉCIAL POUR CAVALCADES

1, rue du Théâtre, 1
derrière le Gd-Théâtre

Produits insecticides de la Maison DALOZ de LYON

DÉTAIL: Pharmaciens, Droguistes et Épiciers

**CAFARDS**

détruits avec la poudre

MAZADE & DALOZ

Boite 1 fr.; Demi-Boite, 0.50

pour la
destruction des**RATS**

Boite 0.60

NÉVRALGIES MIGRAINES. Guérison certaine
par l'emploi du **NEVROL**
A. DAILLOUX, pharmacien de 1^{re} cl., CHAGNY (S.-et-L.)
Flacon 2 fr. - Lyon

Dépôt général : **PHARMACIE DAMIRON**, place de la Bourse
En vente aussi : **PHARMACIE DES CÉLESTINS**, pl. des Célestins

INSTITUT D'HYDROTHERAPIE MÉDICALE

25, Rue Bât-d'Argent, LYON

BAINS, DOUCHES, MASSAGES

Traitement des Maladies nerveuses, Neurasthénie, Douleurs,

Constipation, Maux d'estomac, Foulures

Ord. médic. scrupuleusement exécutées. Personnel diplômé

LOTÉRIE DE GRAYPour l'Agrandissement du Musée
AU CAPITAL DE**200.000** fr.**TIRAGE : 20 Décembre 1906****DEUX GROS LOTS****10.000 et 5.000 F.**

2 Lots de 1.000 et 34 Lots de 500 à 100

58 Lots pour 24.000 fr.**50 cent. LE BILLET**

En vente dans toute la France, chez débits tabacs, libraires,
coiffeurs, etc. Pour recevoir à domicile, adresser mandat du
montant des billets avec envel. affranchie à 0,10 par 5 billets à
L'Agence FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon
Concessionnaire générale

LOTÉRIE

POUR

L'AMÉNAGEMENT d'un HOPITAL REGIONAL**A GRANDRIS (Rhône)**

Autorisée par Arrêté Ministériel en date du 15 janvier 1906

AU CAPITAL DE

250.000 fr.**Gros lot: 20.000 fr.**

2 lots de 1.000 4 lots de 500 60 lots de 100

67 lots en espèces pour 30.000 fr.**TIRAGE : 12 MAI 1907****Le Billet : 50 centimes**

En vente dans toute la France, chez débits tabacs, libraires, coi-
feurs, etc. Pour recevoir à domicile, adresser mandat du montant des
billets avec envel. affr. à 0,15 cent. par 5 billets à
L'Agence Fournier, 14, rue Confort, Lyon
concessionnaire générale

TISSUS, MERCERIE, PASSEMENTERIE**ALBERT MÉLÈSE**

PARIS — 54, Rue Etienne-Marcel (Place des Victoires) — PARIS

Téléphone : 142-97

Téléphone : 142-97

FOURNITURES GÉNÉRALES POUR COUTURIÈRES

La Maison ne répond qu'aux demandes faites par les Maisons de couture

ENVOI DE CARNETS D'ÉCHANTILLONS CHAQUE SAISON